

**Une soirée Ibsen chez Eleanor Marx-Aveling
Ou
Nous sommes tous des revenants**

Marie La Palme Reyes

Pièce en 5 tableaux

Résumé

L'héroïne de cette pièce est la plus jeune fille de Karl Marx, femme à l'action politique intense et traductrice de plusieurs œuvres d'Ibsen. Sa vie trouve des échos chez les héroïnes d'Ibsen, dramaturge norvégien, féministe avant l'heure. Cette pièce veut souligner le centenaire de la mort de ce grand homme de théâtre.

Personnages par ordre d'entrée

Nora (personnage d'« Une maison de poupée » de Henrik Ibsen), jeune femme pétillante et fantaisiste.

Torvald Helmer (le mari de Nora), plus grand, plus vieux que sa femme, sérieux et important, condescendant, paternaliste, tendre et amoureux!

Ibsen (Henrik) (1828-1906), dramaturge norvégien que l'on compare, parfois, en importance, à Sophocle et Shakespeare.

Eleanor Marx-Aveling (1855-1898), la plus jeune fille de Karl Marx et de Jenny Von Wetsphalen. Une femme à l'action politique intense. Elle travaille de plus, avec Engels, à la publication et à la diffusion des œuvres de son père. Une des premières traductrices des œuvres d'Ibsen en anglais. Engels et Marx utilisent le surnom affectueux de « Tussy ».

Marx (Karl) (1818-1883), Engels et Eleanor utilisent parfois le surnom de « Mohr »

Engels (Friedrich) (1820-1895), Eleanor le surnomme « Général » ou « mon Général »

Lenchen (Helene Demuth) (1820-1890) personnage muet dans cette pièce. Elle vécut avec la famille Marx et ensuite avec Engels de 1845 à sa mort survenue en 1890.

Edward Aveling (1849-1898), le mari de droit coutumier d'Eleanor, mort quelques mois après Eleanor.

Freddy (Henry Frederick Demuth) (1851-1929)

Mise en scène : *La pièce se passe en entier dans le boudoir d'Eleanor. Deux portes y donnent, une à gauche et l'autre au fond de la scène. Celle du fond s'ouvre sur une terrasse. On y voit des arbres et plusieurs pots de géraniums de différentes couleurs. Quand cette porte s'ouvre ou reste entrebâillée, on se rend compte que c'est la nuit ou le jour ou la fin d'après-midi, etc. Dans le boudoir, on retrouve des fauteuils, des lampes, un canapé, des tables d'appoint, une table plus grande sur laquelle repose un gros bouquet de fleurs fraîchement coupées, la seule note gaie, vivante et fraîche dans cette pièce, un secrétaire placé devant le public et une chaise, un foyer sur le mur de droite, sur le manteau du foyer quelques bibelots. Une encoignure dans le coin, entre la porte de gauche et celle du fond, remplie de poupées, à côté, vers le fond, une horloge sonnant les heures et une patère près de la porte du fond. Entre l'encoignure et la porte de gauche, il y a une petite table. Au mur des portraits des membres de sa famille, son père, sa mère et ses deux sœurs ainsi qu'une d'Engels et de Marx avec les trois sœurs. L'ameublement est bourgeois, aux environs de 1895. L'ambiance est triste et grise. Les acteurs sont habillés à la mode de 1895. Eleanor porte une robe propre, mais grise et terne. Nora est pimpante et vêtue d'une robe rouge bourgogne. Eleanor Marx réagit à la présence d'Edward Aveling, d'Engels et de Freddy. Les autres personnages sont, en général, des projections de son esprit avec lesquelles elle ne semble pas réagir. Elle traduit « Une maison de poupée » d'Ibsen, en anglais, et doit préparer plusieurs allocutions qu'elle prononcera lors d'importants rassemblements politiques. Les personnages d'Ibsen côtoient Marx et Ibsen dans la tête d'Eleanor. Les répliques doublées ou reprises doivent être traitées avec soin et finesse. On peut imaginer un opéra où la musique est muette!*

Dédicace : *À Gonzalo et à Houman qui depuis 2001 ont su m'insuffler le courage de continuer. Merci.*

Montréal, mai 2006

Tableau 1

Eleanor est assise à son secrétaire. Elle y est seule et ne réagit ni à la présence de Nora, ni à celle d'Helmer, ni d'ailleurs à celles d'Ibsen ou de Marx. Nora entre vivement par la porte de gauche suivie de près par Helmer. Nora et Helmer forment un monde à part.

Nora (*fébrile, ses mouvements sont rapides et légers*) : Avant que j'entre en scène...

Helmer (*condescendant et protecteur*) : Nora! Tu es en scène!

Nora (*se penche au-dessus de l'épaule d'Eleanor, regarde le texte écrit et s'éloigne rapidement*) : Oui, c'est vrai, Torvald. Tu as raison. Tu as toujours raison. Suis-je déjà malheureuse?

Helmer : Tu ne le sais pas encore, mais ne sois pas inquiète. Je te le dirai. Je te ferai ce petit signe.

Helmer fait un petit signe que seule Nora peut voir.

Nora : Oui, je le reconnaîtrai. Merci. Tu es tellement prévenant.

Elle se déplace rapidement et se tord les mains. Elle ne sait quelle contenance adopter.

Helmer : Ma gentille alouette semble préoccupée. Rien ne doit ternir la joie de mon petit étourneau. Danse la tarantelle pour moi. Je me mets au piano. Viens!

Il se dirige vers un piano imaginaire, s'assoit sur une chaise et joue en les mimant les premières mesures de la tarantelle. Nora reste immobile, regardant le plancher.

Nora (*absente et triste*) : Je ne sais plus.

Helmer : Un peu de courage, ma chérie. La tarantelle fera monter l'alouette vers le Soleil.

Nora quitte rapidement le boudoir par la porte de gauche suivie d'Helmer. Aussitôt entre Ibsen par la porte du fond, il se dirige vers Eleanor et se penche pour lire le texte au-dessus de son épaule. Il lit les dernières répliques écrites par Eleanor qui, elle, lira les répliques de Nora.

Ibsen (*lisant les paroles d'Helmer*) : Mais Nora, que veut dire ce langage?

Eleanor (*lisant les paroles de Nora, écrivant, annotant*) : C'est pourtant vrai, Torvald. Lorsque j'habitais à la maison, avec papa, il m'exposait toutes ses idées, et j'avais les mêmes idées que lui. Et si j'en avais d'autres, je les gardais pour moi, parce qu'il n'aurait pas aimé cela. Il m'appelait sa petite poupée, et il jouait avec moi comme je jouais avec mes poupées. Et puis je suis entrée dans ta maison.

Ibsen (*lisant les paroles d'Helmer*) : En voilà une expression pour parler de notre mariage!

Marx entre par la porte du fond et se dirige lentement vers la porte de gauche tout en parlant. Il est bourru et regarde le plancher devant lui. Ibsen recule vers Marx. Ils se dirigent vers la porte de gauche. Ils parlent sans se regarder, inconscients de la présence de l'autre. Chacun est dans sa bulle. Il faut imaginer Ibsen et Marx comme des pensées fugaces qui vont, viennent et sortent de la tête d'Eleanor.

Marx : Les femmes sont les créatures de la tyrannie organisée par les hommes.

Eleanor (*préoccupée, levant la tête de sa traduction*) : Ah! Nora m'échappe. Je plonge en elle et je refais surface avec le chuchotement de mes propres fantômes.

Ibsen (*décidé*) : Pour apporter un changement social, il faut premièrement une révolution spirituelle.

Marx (*poursuivant son idée*) : Les travailleurs sont les créatures de la tyrannie organisée par les oisifs.

Nora entre brusquement par la porte de gauche, suivie d'Helmer.

Helmer : Que cherches-tu, Nora?

Nora : La force.

Helmer : La force?

Nora : Oui, tu te souviens, je dois avoir la force d'abandonner mes trois petits enfants chéris.

Elle repart, suivie d'Helmer.

Eleanor (*se lève et prend sa poupée Lili à qui elle s'adresse en la berçant dans ses bras*) : Lili, la comprends-tu, toi, cette Nora?

Ibsen : Une femme moderne est comme certains insectes qui partent et meurent lorsque le devoir de la propagation de l'espèce a été rempli.

Eleanor (*berçant toujours la poupée*) : Moi, qui aurais tellement voulu bercer mon enfant. M'enfouir dans la douceur d'un petit corps blotti dans mes bras.

Ibsen : Mes femmes briseront le moule de la maternité imposée.

Eleanor : Une tendresse inassouvie qui me laisse un grand vide là. (*Elle montre son ventre.*) Vide. Tu comprends, Lili? Vide. Une autre vide, et je suis assoiffée.

Marx, Ibsen (*ensemble, ou décalée, ou en écho*) : Les femmes sont les créatures de la tyrannie organisée par les hommes.

Eleanor (*en écho*) : Les femmes sont les créatures de la tyrannie organisée par les hommes... Il faut apporter un changement social.

Ibsen : Pour apporter un changement social, il faut premièrement une révolution spirituelle.

Marx : Les travailleurs sont les créatures de la tyrannie organisée par les oisifs.

Eleanor : Qui trahit qui dans ce jeu de cache-cache? Mes revenants m'envahissent comme une humidité nocturne. Ma Nora n'est-elle déjà plus celle d'Ibsen? Qui trahit qui dans ce jeu de cache-cache?

Ibsen : Pour changer la société, il faut avant tout une révolution spirituelle.

Eleanor (*pensive*) : Qui trahit qui dans ce jeu de cache-cache? (*Jouant avec les syllabes.*) Nora... Eleanor... Elea-nora... mes mentors?

Ibsen : L'espoir d'un miracle, dans un monde, où seules les apparences ont le privilège d'être sauvées.

Ibsen et Marx sortent l'un derrière l'autre par la porte de gauche au même moment qu'entrent Nora et Helmer. Ils se croisent sans se voir. Nora et Helmer se promènent rapidement d'un bout à l'autre du boudoir. Ils sont malheureux. Eleanor retourne à son secrétaire, elle s'assoit, y dépose sa poupée et poursuit son écriture.

Nora (*fébrile*) : J'avais oublié combien lourd était le poids de ce malheur.

Helmer (*faisant un effort pour être enjoué, mais déjà inquiet*) : Ma gentille alouette est pourtant légère comme un rien, comme un rire, comme une danse. La tristesse ne lui sied pas.

Marx revient ensuite seul, à reculons, et toujours à reculons sort par la porte du fond.

Marx : Il faut que les salariés transforment la société capitaliste en une société socialiste qui instaurera la dictature du prolétariat.

Nora : Il faut trouver les causes.

Helmer (*triste*) : Ce discours ne t'appartient pas, Nora.

Nora (*pensive*) : Quand on connaît les causes, on peut éprouver du ressentiment et la paralysie s'estompe.

Helmer (*étonné*) : Mais de quelle paralysie parles-tu?

Nora : Celle de la pensée.

Helmer (*à nouveau protecteur*) : Ma pauvre petite Nora se prétendrait-elle philosophe? Mon petit oiseau chanteur ne doit pas parler ainsi. Un oiseau chanteur doit avoir le bec propre quand il gazouille. (*La tançant du doigt.*) Jamais de fausses notes.

Helmer suit Nora qui se dirige vers la porte de gauche.

Helmer (*presque suppliant, mais en même temps paternaliste*) : Jamais, jamais de fausses notes. Je serai ton professeur de chant. Dis, alouette chérie, tu le veux bien? Et ton professeur de danse aussi.

Nora : Non, Torvald, merci. Tu es bien gentil, mais tu ne peux plus m'éduquer. Papa et toi avez failli à la tâche. Je change, Torvald, je sais que tu es inquiet. Mais tu n'y peux rien. Je ne serai plus jamais ta gentille petite alouette, ton étourdi petit étourneau, ton bruyant petit écureuil.

Nora et Helmer ressortent par la porte de gauche. Marx revient, plongé dans ses pensées.

Marx : Cette dictature s'éteindra d'elle-même avec la disparition des classes.

Il sort par la porte de gauche. Il croise Ibsen qui entre à ce moment. Ibsen se dirige vers Eleanor et se penche au-dessus de son épaule.

Ibsen (*lisant les paroles d'Helmer*) : Quitter ton foyer, ton mari, et tes enfants! Et tu ne penses pas à ce que les gens vont dire?

Eleanor (*lisant les paroles de Nora, tout en écrivant*) : Je ne peux pas en tenir compte. Je sais que c'est absolument nécessaire pour moi.

Ibsen (*lisant les paroles d'Helmer*) : Oh! c'est révoltant! Tu peux donc manquer à tes devoirs les plus sacrés.

Eleanor (*lisant les paroles de Nora*) : Que considères-tu comme mes devoirs les plus sacrés?

Ibsen (*lisant les paroles d'Helmer*) : Ai-je besoin de te le dire? Est-ce que ce ne sont pas tes devoirs envers ton mari et tes enfants?

Eleanor (*lisant les paroles de Nora*) : J'ai d'autres devoirs tout aussi sacrés

Ibsen (*lisant les paroles d'Helmer*) : Mais non! De quels devoirs pourrait-il s'agir?

Eleanor (*lisant les paroles de Nora*) : Mes devoirs envers moi-même.

Ibsen (*lisant les paroles d'Helmer*) : Tu es, avant tout, épouse et mère.

Eleanor (*écrivant et lisant ce qu'elle écrit*) : Je ne crois plus cela. Je crois que je suis avant tout un être humain, au même titre que toi. Je ne peux plus me contenter de ce que disent la plupart des gens. Je dois réfléchir à ces choses-là par moi-même, pour essayer d'y voir clair.

Ibsen repart à reculons vers la porte du fond.

Ibsen : Le changement social repose sur la force des femmes.

Eleanor (*pensive*) : Il faut apporter un changement social. Mes devoirs envers moi-même? Quels sont-ils? Je dois survivre pour propager la parole de Mohr.

Ibsen : L'âme humaine ne peut être prisonnière de la ligne de partage des sexes.

On entend l'horloge sonner quatre heures.

Eleanor (*lève la tête et s'exclame*) : Ah! Non! Quatre heures, déjà! Et mon discours?

Ibsen sort par la porte du fond. Marx revient à reculons par la porte de gauche, toujours absorbé par ses pensées, il ne dit mot. Il se dirige vers la porte du fond. Il est sur le point de sortir lorsqu'il entend Eleanor parler de lui, il reste et se promène dans le boudoir pendant qu'Eleanor travaille à la rédaction de son discours.

Eleanor (*fébrile, inquiète et de plus en plus volubile*) : Mais que fait Edward? Il aurait pu m'aider. Ah! Pourquoi papa m'a-t-il abandonnée? Il n'en avait pas le droit. Toutes ses idées dont il faut prendre soin. Des plantes encore fragiles, des petites orphelines. Je suis devenue la directrice d'un orphelinat d'idées illisibles, non éditées, non archivées, non rédigées, non corrigées, non publiées. Ma traduction est en retard. Quand donc pourra-t-on en faire une première lecture? Et mon discours du Premier mai à Hyde Park.

Marx va et vient pendant la préparation du discours d'Eleanor.

Marx (*regardant soudain Eleanor*) : Tes yeux sont cernés, ma Tussy. Mais tu es moi comme je suis toi. Tes paroles seront miennes. Tu le sais. Tu as toujours été mon courageux petit soldat de plomb.

Eleanor (*écrivant, lisant en prenant le ton d'un discours, lentement*) : Je vous parle aujourd'hui non seulement en tant que syndicaliste, mais en tant que socialiste.

Marx (*plongé dans ses pensées*) : La population de Londres est de 900 000 âmes. 310 000 sont dans un état d'abjecte misère.

Eleanor (*écrivant*) : Les socialistes croient que l'obtention de la journée de huit heures est le premier et plus important pas à franchir.

Marx (*plongé dans ses pensées*) : Le parti des travailleurs est de plus en plus sous l'influence d'une racaille de socialistes professoraux, de non-entités dans la théorie et d'inutiles dans la pratique. Tussy rappelle les à l'ordre.

Eleanor (*élévant la voix, écrivant*) : Notre but est d'atteindre le moment où il n'y aura plus une seule classe supportant les deux autres.

Marx : Ce n'est pas la fin, mais le début d'un long combat.

Eleanor (*écrivant toujours*) : Ce n'est pas la fin, mais le début d'un long combat. Notre but est d'atteindre le moment où les classes des riches oisifs et des pauvres chômeurs auront disparu de la société.

Marx (*plongé dans ses pensées*) : Ce n'est pas la fin, mais le début d'un long combat. Travailleurs du monde entier, unissez-vous.

Eleanor (*de plus en plus convaincante*) : Il ne suffit pas de manifester en faveur de la journée de huit heures. Nous ne devons pas agir comme les chrétiens qui pèchent six jours la semaine et vont à la messe le septième jour. Nous devons nous impliquer quotidiennement et enrôler les hommes et surtout les femmes afin que notre combat devienne le combat de tous.

Marx et Eleanor (*ensemble, ou décalée, ou en écho*) : Ce n'est pas la fin, mais le début d'un long combat.

Marx : Travailleurs du monde entier, unissez-vous.

Eleanor : Ne l'oublions pas, la population de Londres est de 900 000 âmes. 310 000 Londoniens sont dans un état d'abjecte misère. Travailleurs, unissons-nous.

Marx va et vient comme un lion en cage jusqu'à ce qu'il quitte le boudoir. Ibsen revient par la porte du fond et déambule calmement. Nora et Helmer entrent en coup de vent par la porte de gauche.

Helmer (*la poursuit, désespéré*) : Ne me quitte pas, Nora, je t'aime. Les enfants t'adorent. Je sais que tu m'aimes. Ne me quitte pas.

Nora : J'attendais un miracle qui n'est pas venu.

Helmer : Nora, sois raisonnable! Il n'y a personne qui sacrifie son honneur pour l'être qu'il aime.

Nora : C'est pourtant ce que des centaines de milliers de femmes ont fait, Torvald.

Helmer : Attends, Nora, maintenant nous serons deux à espérer ce miracle.

Nora : Ce n'était qu'un rêve impossible.

Helmer : Non! Non! Je crois encore à ce miracle, Nora, attends-moi.

Tous les deux sortent rapidement.

Eleanor (*écrivant toujours*) : La femme s'émancipera des contraintes imposées par l'homme quand elle aura obtenu sa liberté économique.

Marx, Ibsen (*ensemble, ou décalée, ou en écho*) : Ce n'est pas la fin, mais le début d'un long combat.

Ibsen : La femme s'émancipera des contraintes imposées par sa nature biologique.

Ibsen et Eleanor (*ensemble, ou décalée, ou en écho*) : Ce n'est pas la fin, mais le début d'un long combat.

Eleanor (*s'arrêtant d'écrire, pensive*) : Nora ne peut pas abandonner ses trois petits enfants.

Ibsen : La femme qui refuse la maternité devient l'ennemie des autres femmes.

Eleanor : Nora ne peut pas partir ainsi sans donner une autre chance à son mari.

Ibsen : La peur du scandale étouffe la révolution spirituelle des femmes.

Eleanor : Il faut réparer cette maison de poupée. Je ne peux ainsi laisser s'enfuir Nora. Je n'accepte pas cet abandon.

Ibsen : L'espoir d'un miracle dans un monde où seules les apparences ont le privilège d'être sauvées.

Eleanor (*elle se caresse les seins*) : J'ai d'autres devoirs tout aussi sacrés. Mes devoirs envers moi-même? (*Ses mains descendant vers son ventre et son sexe. Elle respire bruyamment.*) Tais-toi ventre impudique! Tu n'as aucun droit sur ma destinée.

Ibsen : La société accule mes héroïnes au suicide.

Marx (*sentencieux*) : Les dépressions d'Eleanor viennent de sa virginité trop longtemps préservée.

Eleanor (*chantonnant une berceuse tout en continuant à se caresser*) : Je suis un petit soldat de plomb. Je suis le petit soldat de plomb de papa qui berçait ses poupées tout en suçant son pouce.

Ibsen : La société accule mes héroïnes au suicide.

Marx : La conscience de l'homme est déterminée par son être social.

Eleanor (*chantonnant*) : Papa voulait un fils, mais il a eu trois filles : Jenny, Laura et Eleanor. Surprise! L'une d'elles était un courageux petit soldat de plomb.

Ibsen (*pensif*) : La seule vraie mère serait-elle une mère adoptive? Est-ce ce que m'enseignent mes personnages féminins? Le suicide ou l'adoption? Quel choix, mon dieu! Quel choix!

Eleanor : (*Exaltée.*) Le suicide, me reposer. Me laisser flotter, au milieu des nénuphars, sur l'eau claire et tranquille d'un étang. Ophelia, petite sœur fragile, prends ma main et mène-moi vers le repos. (*Se reprenant soudainement, sévèrement.*) Pas toi, Eleanor! Non! Non! Non! Ne l'oublie pas, tu es de plomb, tu t'enfoncerais dans l'eau noire. (*À nouveau raisonnable.*) Je n'en ai pas le droit. J'ai trop à faire. (*En riant.*) Je suis un boulier compteur. Tous comptent sur moi, un, deux, trois, quatre, les morts comme les vivants.

Ibsen : Il ne reste plus qu'à enfanter l'œuvre d'art qui se dressera contre la médiocrité, la bêtise de la majorité.

Marx sort rapidement par la porte du fond.

Eleanor : (*Se reprenant, avec vigueur et détermination*) Ah! Edward, reviens, je dois terminer mon discours. (*Pensive à nouveau.*) Cette pièce aurait été plus morale si Nora s'était suicidée au lieu d'abandonner ses enfants et son mari.

Ibsen : Nous sommes tous les revenants des péchés de nos pères.

Eleanor : Une disparition est moins menaçante qu'une rébellion.

Ibsen : Nos fantômes s'écrouleront tel un château de sable.

Eleanor : L'abandon physique fait moins mal que l'abandon moral.

Nora et Helmer reviennent comme deux âmes en peine. Ils ne disent mot. Eleanor se lève et déambule dans son boudoir en les croisant sans les voir.

Ibsen et Eleanor (*ensemble, ou décalée, ou en écho*): Nous sommes tous les revenants des péchés de nos pères.

Eleanor : Nous sommes tous des revenants de siècles disparus qui marquèrent au fer rouge nos petites mentalités bourgeoises.

Ibsen et Eleanor (*ensemble, ou décalée, ou en écho*): Nous sommes tous des revenants de siècles disparus.

Eleanor : L'abandon physique fait moins mal que l'abandon moral.

Ibsen se dirige à reculons vers la porte du fond. Eleanor retourne à son secrétaire et referme fermement le manuscrit de la traduction.

Eleanor : Va, Nora. Je n'ai plus de temps pour toi.

Nora et Helmer repartent par la porte de gauche. Ibsen sort par la porte du fond. Eleanor replace sa poupée Lili dans l'encoignure. À ce moment, on entend sonner à la porte. Elle sort par la porte de gauche.

Tableau 2

Elle revient après quelques instants accompagnée d'Engels. Il retire son chapeau et ses gants, et dépose le tout sur la petite table placée près de la porte de gauche.

Eleanor : Quel plaisir de vous revoir, mon cher Général!

Elle l'embrasse. Ils restent debout tous les deux.

Engels : Tes yeux sont cernés, ma Tussy. Qu'as-tu fait de toi?

Eleanor : Papa nous a laissé tellement de travail à tous les deux.

Engels : Je te dérange, peut-être? Veux-tu que je repasse plus tard?

Eleanor : Ma porte sera toujours ouverte pour vous. Vous le savez bien. Donnez-moi votre manteau.

Il enlève son manteau qu'il dépose lui-même sur une patère placée près de la porte du fond.

Eleanor : Asseyons-nous sur ce canapé.

Engels : Nous avançons, ma Tussy, c'est ce qui compte. Petits pas à petits pas, cahin-caha, jour après jour. Tu es jeune. Toi et Laura hériterez des manuscrits et de toutes les lettres de votre père. Vous continuerez mon œuvre et la sienne.

Eleanor : Je suis tellement heureuse de vous voir. Merci d'être venu. Aimeriez-vous prendre une tasse de thé?

Engels : Ce ne serait pas de refus.

Engels s'avance vers le foyer. Il réchauffe ses mains en les frottant l'une contre l'autre. Eleanor sort par la porte de gauche. Engels se dirige vers l'encoignure où se trouvent les pouponnées d'Eleanor. Il prend Lili dans ses bras. Eleanor revient à ce moment avec un plateau sur lequel sont déposées une théière et deux tasses.

Eleanor : C'est Lili.

Engels : Oui, je la reconnaiss. C'était ta préférée.

Eleanor (en riant) : Elle l'est encore!

Engels : Je me souviens des noms de toutes tes pouponnées. (*Indiquant les différentes pouponnées.*) Celle-ci, c'est Amandine et celle-là, Nanerl.

Eleanor : Ah! Général, quelle mémoire! Et moi, je me souviens que je vous grondais si vous aviez le malheur d'en oublier un seul et, malgré tout, chaque année, vous me donnez une nouvelle poupée à Noël et une autre pour mon anniversaire.

Engels (*très tendre*) : Tu étais si gentille et... si pauvre.

Eleanor (*aimante*) : Vous étiez si bon et prévenant.

Engels : Nous avons parcouru un long chemin depuis la mort de Mohr. Son « Capital » prend enfin sa forme définitive.

Eleanor : Vous avez terminé la rédaction du Volume 3, n'est-ce pas?

Engels : Oui, et j'ai composé plusieurs chapitres du Volume 4.

Eleanor : Quel travail! L'autre jour, pour me distraire, j'ai recensé 135 travaux écrits par vous, ces derniers cinq ans.

Engels : Ma vue faiblit. J'éprouve de la difficulté à déchiffrer les notes de Mohr. Mais je ne suis pas inquiet. Tu sauras poursuivre, ma Tussy.

Eleanor : Merci de votre confiance.

Engels : Je t'ai toujours admirée. Tu es une femme étonnante, belle, forte et libre et, pourtant, si douce et chaleureuse. Tu considères les hommes comme tes égaux et ils te le rendent bien. La minauderie ne fait pas partie de ton bagage moral.

Eleanor (*en riant*) : Mais pourquoi, cher ami, cette soudaine déclaration?

Engels (*comme s'il marchait sur des œufs*) : Dans la vraie vie, Tussy, j'ai griffonné, sur mon lit de mort, des paroles que j'aurais dû te dire de vive voix, en te serrant tendrement dans mes bras. Ma gorge ne me le permettait plus à ce moment. Tu te souviens? Je suis venu réparer ce geste que tu as peut-être vécu comme un abandon.

Eleanor : Mon cher Général, depuis toujours, vous n'avez été que tendresse et prévenance pour moi.

Engels : Toute ma vie, j'ai fait ce pour quoi j'avais été fait, jouer le deuxième violon. J'y ai été, je crois, raisonnablement bon.

Eleanor (*avec tendresse*) : Vous incarniez à vous seul tous les instruments d'un orchestre!

Engels (*souriant et poursuivant son idée*) : J'étais heureux d'avoir, en Marx, un aussi excellent premier violon. ... J'ai subvenu à vos besoins, car c'était la seule façon, pour moi, d'enrichir l'humanité du génie de cet homme.

Eleanor : J'ai compris bien des choses depuis la mort de papa et de maman. Ils nous ont donné un foyer d'amour et de culture, de patience et de tendresse, mais vous, mon cher Général, vous nous avez offert le pain et le champagne, le toit et les voyages, l'attention indéfectible et la tolérance bienveillante. Maman ne s'en rendait pas toujours compte.

Engels : C'était difficile, pour elle, d'accepter ce qu'elle croyait être de la charité. Son éducation et sa famille ne l'y avaient pas préparée. Mais, ma chérie, c'est de toi dont je suis venu parler.

Eleanor : De moi? Que peut-on dire? Je travaille sur les notes de papa. J'écris des discours et je traduis des pièces d'Ibsen. C'est tout.

Engels : Oui, voilà le problème. Je te trouve bien seule.

Eleanor : Edward.

Engels : Justement. Il n'est pas souvent là.

Eleanor : Il travaille beaucoup pour le parti et supervise, ces jours-ci, la mise en scène de deux de ses pièces de théâtre.

Engels : J'ai entendu dire qu'il avait finalement obtenu un certain succès.

Eleanor : Oui, il en est très heureux. ... Edward est très fidèle aux idées de Mohr et c'est le plus important.

Engels : Tu vis ta vie de femme avec quelqu'un qui est fidèle aux idées de ton père? Ça te suffit?

Eleanor (*pensive*) : Non! ... Oui! ... Oh! Ne me questionnez plus. Et puis, il est souvent malade. Il a dû, à plusieurs reprises, faire des séjours à l'hôpital.

Engels : Pardonne à un vieil homme qui est déjà mort, mais je ne comprends pas ce que tu trouves en cet homme? Je le trouve d'un égoïsme hautain. Il ne pense qu'à lui et à ses succès. Comment ta chaleureuse nature peut-elle s'accorder de cette glaciale présence?

Eleanor : Mais...

Engels : Non, laisse-moi terminer! De plus, tu n'es pas sans te rendre compte que le parti doute de sa sincérité et de sa probité. S'il n'était pas ton mari et le beau-fils de Marx, je crois qu'il aurait déjà été mis à la porte depuis longtemps.

Eleanor : Les gens sont mesquins. Ils sont jaloux de ses succès, de ses envolées oratoires et des applaudissements qu'il reçoit à la fin de ses discours.

Engels : Bon, ma chérie, je ne veux pas que tu te sentes obligée de le défendre à cause de ce que je te dis. C'est tout simplement que je te trouve bien seule. Laura est en France, Jenny est morte et tu travailles tellement fort que tu n'as plus le temps de visiter tes amis. Tu n'as plus de temps pour toi.

Eleanor : Mais j'ai ce que je voulais : un homme qui a les mêmes goûts que moi. Nous nous retrouvons, tous les deux, dans l'action politique. Nous avons les mêmes idées sur la façon de propager les idées de papa. Nous aimons le théâtre. Il me laisse agir à ma guise et ne surveille pas mes activités comme se croient obligés de le faire les bons maris bourgeois.

Engels : Peut-être parce qu'il s'en fiche!

Eleanor : Vous n'êtes pas juste. Nous avons préparé de nombreux congrès ensemble. Nous avons écrit plusieurs articles en commun.

Engels : Ça va, ça va, ma chérie, oublie ce qu'un vieux radoteur mort te dit.

Eleanor : (Hésitant.) Ah! cher Général, non! Je veux dire oui! Oh! et puis vous avez raison. Je me sens souvent très seule et si je n'avais pas Freddy, je ne sais ce que je ferais. À vous, je peux le confier, je pleure souvent sur ses épaules. Il est toujours là lorsque j'ai besoin de lui. C'est le grand frère que j'aurais aimé avoir. Mais ne l'est-il pas d'une certaine façon?

Engels (surpris) : Que veux-tu dire?

Eleanor : Vous êtes pour moi un second père. Freddy est votre fils et celui de ma chère Helene qui fut aussi, pour nous, une seconde mère.

À ce moment, on voit Helene Demuth, une femme dans la soixantaine, à la démarche jeune, qui entre par la porte du fond, marche lentement vers la porte de gauche et disparaît. Elle est sobrement vêtue d'une longue robe grise.

Engels : Oui, mais...

Eleanor (pensive) : Votre fils naturel. Le fils de notre gouvernante et je le sens si complice de mes peines.

Engels : Depuis longtemps, je voulais te parler de Freddy.

Eleanor (poursuivant son idée et ne portant pas attention à ce que dit Engels) : Je ne comprends pas.

Engels : Quoi, ma chérie?

Eleanor : Excusez ma franchise brutale!

Engels : Ne crains rien, dis-moi ce que tu penses.

Eleanor : Pourquoi n'avez-vous pas pris Freddy dans votre foyer et ne lui avez-vous pas offert une bonne éducation? Ce ne sont pas les moyens qui vous manquaient! Vous avez été d'une telle générosité envers nous qui n'étions pas vos enfants. Pourquoi n'y avoir pas inclus Freddy?

Engels (doucement) : Eleanor!

Eleanor (lui prenant la main) : Mon cher, cher ami, je ne vous fais pas de reproche. Je veux simplement comprendre.

Engels veut parler, mais Eleanor l'en empêche.

Eleanor (pensive) : Non! Pourtant, si, je comprends. Votre irritation envers lui est injuste, mais compréhensible. Nous n'aimons pas devoir faire face à notre passé en chair et en os. Même moi, lorsque je le vois, je ressens une profonde culpabilité, une certaine honte qui viennent de je ne sais où. Un petit être, naissant hors mariage, est marqué au fer rouge de l'ignominie dès sa naissance.

Engels (suppliant doucement) : Je t'en prie, Eleanor, écoute-moi!

Eleanor (pensive et plongée dans un autre monde, elle oublie la présence d'Engels) : Comment un petit être peut-il être le porteur des péchés de ses pères?

Ibsen entre par la porte du fond. Évidemment, ni Eleanor, ni Engels ne remarquent sa présence.

Ibsen (pensif) : Nous sommes tous les revenants des péchés de nos pères.

Eleanor (de même, comme en écho) : Comment un petit être peut-il être le porteur des péchés de ses pères

Ibsen : L'espoir d'un miracle dans un monde où seules les apparences ont le privilège d'être sauvées.

Eleanor (de même, à peine audible, murmuré) : Nous sommes tous les revenants des péchés de nos pères.

Ibsen : Nous sommes tous des revenants de siècles disparus.

Eleanor (de même, en écho) : Nous sommes tous des revenants de siècles disparus qui marquèrent au fer rouge nos petites mentalités bourgeoises.

Ibsen quitte le boudoir par la porte du fond. Eleanor sort de sa rêverie et sourit soudainement à Engels.

Eleanor (*revenant sur terre*) : Laissez-moi réchauffer votre thé.

Engels : Tu avais quitté ce boudoir, tu étais partie loin, loin d'ici, loin de moi.

Elle prend les deux tasses de thé et les remplit à nouveau. Engels et Eleanor restent silencieux, ils boivent leur tasse de thé à petites gorgées.

Eleanor (*doucement, comme parlant à regret*) : Je m'excuse. Je suis de plus en plus distraite. Ma traduction d'Ibsen m'habite jour et nuit. Elle me taraude sans relâche. J'ai une tête pleine de pièces de casse-tête qu'il me faut mettre en place! Parfois, j'oublie que je suis en train de manger et soudainement je me retrouve, à mon secrétaire, écrivant une ou deux répliques.

Engels : Oh! Comme je te comprends. Notre cerveau va son petit chemin privé si on ne le tient pas fortement par la bride de l'instant présent.

Eleanor : Vous savez, jamais, Freddy ne s'est plaint à moi. Cependant lorsqu'il me raconte des épisodes de sa vie, je ne peux m'empêcher d'être triste et de constater que nous n'avons pu soulager la misère de gens près de nous. Faisons-nous ce que nous prêchons?

Engels (*doucement*) : M'accuses-tu d'indifférence envers Freddy? Ne crains rien. Dis-moi ce que tu penses vraiment.

Eleanor : Je ne vous accuse pas, je suis étonnée. C'est tout. Je sais que lorsque Lenchen est devenue votre ménagère, Freddy l'a souvent visitée. Même à ce moment, vous ne vous êtes pas rapproché de lui. Je sentais qu'il mettait à vif votre sensibilité et je n'ai jamais compris pourquoi. C'est tout.

Engels : J'aurais voulu t'éviter la peine que je vais te faire, mais je ne puis plus accepter le jugement que vous ne pouvez vous empêcher de porter sur mon comportement envers Freddy. Peut-être n'est-ce que vanité? Je ne m'en cache pas. Ce sont mes limitations. (*Pensif.*) Je me suis tu trop longtemps!

Eleanor (*étonnée*) : Mais de quoi parlez-vous?

Engels : Eleanor, écoute-moi, Freddy n'est pas mon fils naturel.

Eleanor (*inquiète, très surprise*) : Quoi?

Engels (*patient et comme parlant à une enfant*) : Freddy n'est pas mon fils naturel. Il est ton frère. En fait, je veux dire, il est ton demi-frère, le fils de ton père et de notre chère Lenchen.

Eleanor reste calme, immobile, sidérée, paralysée de longues minutes. Un long silence puis, d'une voix lente, sans émotion.

Eleanor : Non, je ne le crois pas. Il y a une erreur. Vous vous trompez. Peut-être n'est-il pas votre fils, mais il n'est sûrement pas le fils de papa, non! Je ne le crois pas. Lenchen est bien sa mère. Certes. Mais, il est né de père inconnu, voilà! c'est la seule explication possible. Je ne comprends pas pourquoi Lenchen vous a raconté ce conte à dormir debout. (*De plus en plus rapidement.*) Elle, qui a toujours été fidèle à maman et à papa. Elle, qui a accepté de mettre Freddy en nourrice pour continuer à s'occuper de nous. Elle, qui a été la gouvernante de maman depuis sa plus tendre enfance. Elle, qui est devenue votre ménagère à la fin de sa longue vie. Lenchen nous aurait-elle trahis? Ah! Non! Non! C'est trop pour moi.

Eleanor porte ses mains à sa figure et commence à pleurer à chaudes larmes, puis à longs sanglots. Engels reste silencieux et pensif. On voit alors Marx entrant par la porte du fond, tirant par la main Lenchen derrière lui. Il la pousse vers l'encoignure où sont les pouponnes, il ouvre son corsage et lui caresse les seins en l'embrassant. Lenchen essaie de se débattre, mais se laisse rapidement séduire. Ses caresses se font de plus en plus insistantes durant les cinq répliques suivantes.

Eleanor (*entre ses sanglots*) : Oh! Non! Je ne peux supporter le poids de ces pensées. C'est un mauvais rêve. Je vais me réveiller.

Engels : Écoute, Tussy.

Eleanor (*entre les sanglots*) : Non! ... non! ... je vous en supplie, ne dites rien.

Engels : Veux-tu que je parte?

Eleanor (*entre les sanglots*) : Non, pas maintenant! Je vais à la cuisine, j'ai besoin d'un bon thé fort et bien chaud pour faire le ménage dans ma tête.

Lenchen s'échappe et sort par la porte de gauche à la suite d'Eleanor. Marx quitte la scène par la porte du fond.

Engels : Je t'attends.

Engels se promène lentement d'un bout à l'autre du boudoir. Il s'arrête devant la poupée Lili et la prend dans ses bras.

Engels : Aide-moi, Lili, à trouver les mots qui sauront l'apaiser. Notre petit soldat de plomb est tombé de haut. Il faut recoller les pièces.

Il repose la poupée et retourne s'asseoir. Eleanor revient avec le plateau et la théière fumante. Elle verse le thé et l'offre à Engels. Elle prend sa tasse de thé à deux mains et s'y accroche comme à une bouée.

Engels : Mohr et moi en avons parlé longuement. Il fallait trouver une solution.

Eleanor : Ma peine ne vient pas du fait que papa a eu un enfant illégitime, (*pensive et hésitante, considérant*) non, du moins, je ne le crois pas, peut-être, un peu, mais quand je pense qu'il a abandonné ce fils. Non! Je ne peux reconnaître papa dans ce geste. Qu'il soit la cause des malheurs de Freddy, c'est inimaginable. Je ne peux l'accepter.

Engels : Il ne voulait à aucun prix que ta mère le sache.

Marx revient avec Lenchen et l'embrasse en la tenant serrée contre lui.

Eleanor (*pensive et repliée sur elle-même*) : À cause de cela, il a fait souffrir un enfant innocent.

Engels : La vie est compliquée, Tussy. Le bien et le mal ne sont pas vêtus tout de blanc ou de noir.

Eleanor (*de même*) : L'abandon physique fait moins mal que l'abandon moral.

Engels : Il craignait un divorce. Elle était terriblement jalouse et n'aurait jamais accepté cette infidélité.

Eleanor (*de même*) : Quand il est mort, il m'a abandonnée physiquement, mais maintenant c'est un abandon moral. ... L'abandon physique fait moins mal que l'abandon moral.

Marx et Lenchen repartent par la porte du fond.

Engels : Mais tu as Freddy. Tu voulais tellement avoir un grand frère.

Eleanor : Un souhait que je voudrais n'avoir jamais formulé. Ça me fait penser à un conte ou à une nouvelle; je ne sais plus. Un homme obtient un talisman avec lequel il peut faire trois souhaits. Son premier souhait est d'obtenir 200 livres pour réparer sa maison. Une semaine plus tard, alors que l'homme avait déjà oublié cet événement, le postier lui remet une lettre contenant 200 livres et un mot expliquant que ce montant provient d'une assurance vie contractée par son fils qui vient de mourir d'un accident de travail. L'homme éploré formule son deuxième souhait, celui de retrouver son fils qui apparaît alors sous la forme d'un squelette. Son troisième et dernier vœu est donc que ce squelette disparaisse au plus vite.

Engels : Mohr tenait beaucoup à avoir un fils.

Eleanor : Oui, c'est vrai, et moi, je voulais un grand frère, mais non de cette manière!

Engels : Cette décision fut très difficile à prendre.

Eleanor : Maman m'a dit qu'à ma naissance papa fut déçu, il souhaitait tellement avoir un fils.

Engels : Et bien! On dirait que pour lui aussi le talisman a joué.

Eleanor (en souriant) : Il voulait un fils, mais non de cette manière.

Engels : Enfin! Un pâle petit sourire de ma Tussy.

Eleanor : Mais, c'est trop injuste pour Freddy. Toute jeune, j'ai beaucoup joué avec papa. Je me rappelle être couronnée de fleurs, à califourchon sur ses épaules et saluant les passants du haut de mon imaginaire carrosse royal. (*À mesure que les souvenirs font surface, elle s'anime et devient presque joyeuse.*) Je me rappelle aussi de cette merveilleuse histoire qu'il tissait soir après soir, mois après mois, d'un magicien qui avait un magasin de jouets plus magnifiques les uns que les autres et qui devait les vendre, malgré lui, pour remplir ses obligations envers le boucher et le diable. Plus tard, vers l'âge de cinq ans, j'ai pu me joindre à mes sœurs aînées, à papa et à maman et nous avons lu Shakespeare, Homère, Don Quichotte, Les Mille et une Nuits. Papa discutait avec moi tous les livres que je lisais. C'est ainsi que nous avons critiqué et analysé Fenimore Cooper et Marryat. Quand j'ai voulu écrire au Président des États-Unis, Abraham Lincoln, pour lui donner des conseils sur la façon de mener la guerre civile, il m'a encouragée et aidée à rédiger mes lettres. Avant de mourir, il m'a remis ces lettres écrites d'une grosse écriture enfantine qu'il avait soigneusement conservées. Quand j'ai voulu devenir capitaine au long cours, il m'a dit que c'était une très bonne idée, mais que je devais me préparer soigneusement avant de partir. Il m'a alors parlé de longitude, de latitude, de sextant, il m'a enseigné les rudiments de la trigonométrie. (*Recommençant à pleurer.*) Comment a-t-il pu priver Freddy de cette joie, de cette éducation souriante et bienveillante? Tout ça est infiniment triste.

Engels : Mohr vous a tellement aimé. Il respectait profondément la nature enfantine. Il me disait souvent que le devoir des enfants était d'éduquer leurs parents et que l'on devrait avoir de l'indulgence pour la Chrétienté parce qu'elle avait enseigné l'adoration de l'enfant.

Eleanor : Tout ça est trop contradictoire pour ma pauvre petite tête.

Engels : Il faut plutôt y voir un homme torturé par la beauté et les difficultés de la vie.

Eleanor (repensant à ce qu'elle vient de dire) : Ce furent des années de pur bonheur.

Engels : Ces années de bonheur pour toi amenèrent ton père au bord du désespoir et ta mère au bord du gouffre de la dépression nerveuse. Comment firent-ils, au milieu de toutes leurs difficultés financières, pour créer ce climat de joie, d'amour et de fantaisie? Nous sommes faits de plusieurs pièces, ma Tussy.

Eleanor : Mais, mais... qui sait que Mohr et Freddy?

Engels : Toi et moi.

Eleanor : Freddy?

Engels : Oui, Freddy.

Eleanor : Depuis quand?

Engels : Je ne sais pas. Lenchen a dû le lui révéler en exigeant le secret le plus absolu.

Eleanor : Il n'a jamais fait la plus petite allusion à cette situation et il m'entoure d'une tendresse indéfectible.

Engels : Il faut continuer à préserver ce secret.

Eleanor : Laura?

Engels : Tu pourras le lui dire quand tu le jugeras à propos, mais à ta place, j'attendrais, il y a aussi son mari.

Eleanor : Ce serait un désastre pour le parti. Mieux vaut garder ce secret le plus longtemps possible. Nous veillerons, cependant, à ce que Freddy ait une part de l'héritage.

Engels : Je ne lui ai rien laissé. Tu feras ce que tu voudras.

Eleanor : Je me sens si coupable et malheureuse, mais je vous remercie de m'avoir confié ce secret. Il se peut que, malgré nos précautions, d'autres l'apprennent et s'en servent pour discréditer le parti ou pour faire du chantage auprès de certains membres. Je me dois de protéger la mémoire de papa.

Engels : J'ai confiance en toi, ma Tussy. Je dois partir maintenant.

Il se lève et Eleanor lui apporte manteau, chapeau et gants. Ils se donnent l'accolade. Ils quittent le boudoir en laissant la porte de gauche ouverte. On entend les deux répliques suivantes et une porte qui se referme.

Engels : Adieu, ma chérie, j'ai été heureux de te revoir.

Eleanor : Adieu, mon Général bien-aimé, merci pour tout.

Eleanor revient dans son boudoir, s'assoit dans un fauteuil, se prend la tête à deux mains et tout en se berçant de gauche à droite, pleure doucement, on entend de longs soupirs. L'éclairage baisse et tout est plongé dans le noir.

Tableau 3

Les meubles sont recouverts de draps blancs. Le bouquet de fleurs est complètement fané, des pétales sont tombés sur la table. Eleanor et Edward entrent dans le boudoir avec les valises. Tous les deux portent manteau, chapeau et gants. Ils sont fatigués, mais heureux.

Edward : Je laisse tes valises ici. Peut-être, préfères-tu que je les dépose dans ta chambre?

Eleanor : Oui! Dépose-les dans ma chambre, s'il te plaît.

Eleanor retire les draps recouvrant les meubles, les plie soigneusement et les dépose sur un fauteuil. Elle enlève ensuite son chapeau, manteau et gants qu'elle dépose aussi sur le fauteuil. Elle porte une robe de velours bleu nuit et une collerette de dentelle blanche. Elle semble plus heureuse et vive que dans les deux tableaux précédents. Il y a trois énormes piles de lettres, grandes enveloppes, journaux sur le manteau du foyer. Elle se dirige vers ces lettres et journaux, commence à les ordonner lorsque Edward revient vêtu d'une robe de chambre.

Edward : C'est quand même bon de se retrouver chez soi. Asseyons-nous quelques instants. Veux-tu un verre de xérès?

Eleanor : Regarde cette pile de lettres et d'enveloppes.

Edward : Oh! Je t'en prie, demain. Viens, reposons-nous ce soir. Veux-tu un verre de xérès?

Eleanor (s'assoyant) : Ouf! Oui, je veux bien.

Edward va vers l'encoignure, ouvre une des portes et revient avec deux verres et une bouteille de xérès qu'il dépose sur une petite table d'appoint près du canapé. Il verse le xérès et tend un verre à Eleanor qui le prend et s'assoit sur un fauteuil. Edward reste debout. Ils boivent quelques gorgées en silence.

Eleanor : Tu sais, Edward, ce voyage m'a rajeuni. Le Nouveau Monde m'a donné de l'énergie, un second souffle de vie, une paire d'ailes souriante!

Edward : Ils ne pensent pas comme nous, ces gens.

Eleanor : Ils nous lancent leur enthousiasme comme s'ils voulaient jouer à la balle avec nous, de vrais enfants.

Edward (se dirige vers le canapé et s'assoit) : Ou des chiots! Ils n'ont aucune retenue.

Eleanor : Mais c'est rafraîchissant et sympathique. Et quand, à notre tour, nous leur lançons une idée, alors tout de suite, ils réagissent, critiquent, s'emballent, rejettent, acceptent. Nous avons tendance à rester trop longtemps sur notre « quant-à-soi ».

Edward : Je préfère notre « quant-à-nous ». On ne peut pas dire que leur culture...

Eleanor : Mais regarde tout ce qu'ils ont fait en si peu de temps.

Edward : Avec l'argent, ma chère, on fait de grandes choses.

Quelques instants de silence où ils dégustent le xérès.

Eleanor : Je ne savais pas qu'ils connaissaient si bien l'œuvre de papa et qu'ils l'adiraient autant.

Edward : J'ai apprécié le début de ton discours à New York (*prenant le ton de voix d'Eleanor*) : « Jetons trois bombes parmi les masses : L'agitation, l'éducation et l'organisation. » Un vrai coup de massue!

Eleanor : Nous ne sommes pas passés inaperçus! Les anarchistes voulaient notre tête.

Edward (en riant) : Avec raison! Tu n'y es pas allée de main morte. Tu les as condamnés sans détour en leur disant qu'il luttaient contre les travailleurs!

Eleanor : J'admire l'engagement des travailleurs américains. Ils sont très courageux.

Edward : L'idée de proclamer le 1^{er} Mai « Jour de grève national », pour réclamer la journée de huit heures de travail, est assez originale. (*Un peu condescendant.*) Une idée très Nouveau Monde, n'est-ce pas?

Eleanor : Mais très efficace! Tu sais ce qu'Engels m'a dit?

Edward (un peu ironique) : Que t'a donc dit ton cher Général?

Eleanor : Que les travailleurs en Europe avaient pris de nombreuses années avant de réaliser que, dans la société moderne, ils formaient une nouvelle classe sociale et encore plus de temps, avant de prendre conscience qu'ils devaient se constituer en un nouveau parti politique indépendant, opposé aux partis de la classe dominante. Tandis qu'aux États-Unis, là où l'histoire, non embourbée dans les ruines médiévales, débute avec la bourgeoisie moderne, les travailleurs sont passés, à travers ces deux cycles, en moins de dix mois.

Edward : Et réalises-tu que nous avons été témoins de trois de ces mois de bouillonement intense?

Eleanor : J'ose croire que notre présence...

Edward : Tu m'énerves avec tes manières de petite fille sage! Évidemment que notre présence a servi de ferment et que mes discours les ont enflammés.

Eleanor : Tu as été magnifique. Tu sais galvaniser les foules.

Edward : Merci.

Eleanor : Malheureusement, notre présence n'a pu en rien changer le sort des accusés de Chicago.

Edward : Les dés étaient pipés. Ils étaient déjà condamnés avant l'ouverture du procès. Il ne s'agissait pas du procès des accusés, mais de celui de l'anarchisme.

Eleanor : Je vais faire circuler des pétitions afin que les travailleurs d'ici se joignent au mouvement de protestation américain. Même si nous nous battons, de toutes nos forces, contre l'anarchisme, ce n'est pas une raison pour accepter que ses membres soient sacrifiés à la fureur de la classe dominante devant la montée des classes ouvrières.

Edward : On m'a demandé de prononcer plusieurs conférences sur la situation du socialisme en Amérique. La première aura lieu au Farringdon Hall.

Eleanor : Ah! Oui! Et quand?

Edward : Mercredi de la semaine prochaine.

Eleanor : Nous serons bien occupés cette année. Nous devons aussi écrire une vingtaine d'articles pour le *Times*, n'est-ce pas? Le public anglais est curieux d'apprendre ce qui se passe en Amérique.

Edward : Je voudrais bien obtenir une avance pour ces articles.

Eleanor (*doucement*) : Fais comme bon te semble.

Edward (*agressif*) : Tu me laisses toujours le sale boulot.

Eleanor (*ignorant la provocation d'Edward*) : Où en es-tu dans la traduction du livre de Tikhomirov?

Edward (*il ne répond pas tout de suite, il semble un peu distrait*) : On m'a demandé de faire une adaptation de « Scarlet Letter » de Hawthorne.

Eleanor : Qu'as-tu répondu?

Edward : C'est un projet qui me tente.

Eleanor : Vas-y! Pourquoi hésites-tu?

Edward : J'ai tellement de travail à faire.

Eleanor : Oui, mais...

Edward : Eleanor, ne pourrais-tu pas me donner un coup de main et prononcer certaines conférences à ma place?

Eleanor (hésitant) : Bon, si tu crois que je peux te remplacer, d'accord.

Edward : Toutes ces rencontres et discussions en Amérique m'ont arraché la gorge.

Eleanor (résignée) : Oui, tu as raison. Ta gorge reste fragile malgré les remèdes et les gargarismes.

Edward (souriant, un peu ironique) : Même si tu n'as pas la même aisance que moi et que tu ne suscites pas le même enthousiasme, je crois que certains publics apprécieront ton air de petite fille sage.

Eleanor : Bon, ça va, Edward, je t'ai dit que j'acceptais.

Edward (soulagé) : Je sais que je peux toujours compter sur toi.

Ils restent silencieux quelques instants tout en sirotant leur xérès.

Eleanor (enjouement un peu factice) : Que dirais-tu si l'on organisait une lecture de « La maison de poupée »? J'ai presque terminé la traduction.

Edward : Bonne idée! Nous pourrions compléter la soirée avec Shaw jouant son Mendelssohn.

Eleanor : Veux-tu dire le duo que nous avons entendu l'autre soir?

Edward : Oui, c'est ça.

Eleanor : Il faudrait donc que Kathleen soit de la partie. Mais je la vois mal lisant un des rôles d'Ibsen. Qui pourrions-nous inviter?

Edward : Tu pourrais lire le rôle de Nora et May celui de Madame Linde. Je lirais celui d'Helmer et Shaw celui de Krogstad.

Eleanor : Crois-tu qu'il acceptera?

Edward : Pourquoi pas?

Eleanor : C'est un caractère plutôt veule.

Edward : Et quoi?

Eleanor : J'y pense, Kathleen pourrait lire le rôle d'Anne-Marie, la nurse des enfants. Et qui lirait le rôle du Docteur Rank?

Edward : Sais-tu ce que Shaw a dit d'Ibsen?

Eleanor : Non!

Edward : Assister à la représentation d'une pièce d'Ibsen, c'est comme aller chez le dentiste, une expérience fascinante, mais douloureuse.

Eleanor : Je n'ai jamais trouvé cette expérience particulièrement fascinante.

Edward : Aller au théâtre ou chez le dentiste?

Eleanor : Devine!

Edward : Moi non plus. Mais Shaw est Shaw. Tu lui demanderas ce qu'il entend par « fascinant ».

Eleanor (pensive) : C'est un théâtre qui nous force à réfléchir, à faire un effort, à repenser nos idées.

Edward : Oui, provocateur et superbement dérangeant pour la petite famille bourgeoise engoncée dans ses apparences.

Eleanor (pensive) : Mais, chaque époque n'est-elle pas engoncée dans ses apparences?

Edward (méprisant) : Ne prends pas ces airs de sagesse abstraite!

Eleanor (faisant mine de n'avoir pas entendu) : Je veux bien lire le rôle de Nora. Je ne la comprends pas très bien, mais j'essaierai de la rendre accessible.

Edward : Toi, Eleanor, tu n'as jamais été et ne seras jamais ma gentille petite alouette.

Eleanor : Tu le dis comme si tu le regrettais

Edward : Mais non, va! (*Baillant et se frottant les yeux.*) Oh! Que j'ai sommeil! Et toi?

Eleanor : Moi? Non, pas encore! Je ferai un peu d'ordre dans tout ce courrier.

Elle se dirige vers le manteau du foyer.

Edward : Bon, je vais me coucher. Je suis épuisé. Je dois partir tôt demain matin. Je te retrouverai en fin d'après-midi.

Eleanor (se retournant vers Edward, tendrement) : Bonsoir, Edward. Dors bien. . .

Edward (froid, sans aucune chaleur) : Oui! Bonsoir, Eleanor.

Eleanor : Nous avons vécu de bons moments ensemble durant ce voyage, n'est-ce pas?

Edward (*sur le même ton*) : Bonsoir, Eleanor.

Edward quitte le boudoir d'Eleanor en sortant par la porte de gauche. Elle reste pensive quelques instants. Puis Helmer et Nora entrent par la porte de gauche en coup de vent.

Nora (*se jette à son cou*) : Torvald, bonne nuit! Bonne nuit!

Helmer (*lui donnant un baiser sur le front*) : Bonne nuit mon petit oiseau chanteur. Dors bien, Nora. Maintenant, je vais prendre connaissance du courrier.

Nora (*suppliante, apeurée*) : Non, je t'en prie, Torvald, pas ce soir. Viens, viens avec moi, viens dormir. Demain...

Helmer (*d'un air faussement sévère*) : Mon petit étourneau ne pense pas ce qu'il dit. Je dois lire mon courrier. (*Nora se pend à ses bras et essaie de l'attirer à elle.*) Tu le sais bien. Ne fais pas l'enfant. Ce ne sera pas long. Je te rejoins tout de suite.

Nora et Helmer sortent par la porte de gauche. Eleanor se dirige vers le manteau du foyer, prend les lettres et les apporte à son secrétaire. Elle s'assoit, fait trois piles et commence à ouvrir les lettres. Elle parle à haute voix.

Eleanor : Une demande d'entrevue pour le *Pall Mall Gazette*. Oui, J'accepterai. (*Elle classe les documents en les déposant en différents endroits sur le secrétaire.*) Une lettre de Sydney Webb (*elle ouvre la lettre avec un coupe-papier*)... je me demande... hum! ... bon, on verra. (*Prenant une enveloppe.*) Une critique de ma traduction de Lissagaray, enfin, ce n'est pas trop tôt! (*Lisant le texte.*) « Cet important travail, sur la Commune de 1871 en France, est enfin paru en anglais. La traduction anglaise en est excellente. Ce livre devrait se trouver entre les mains de tous socialistes. » Voilà, un travail bien fini. Tiens! D'où vient cette lettre? Un papier fin... c'est étrange! (*Elle ouvre la lettre et lit à haute voix.*)

« Madame, je me permets de vous écrire, car j'ai beaucoup d'admiration pour vous. Vous semblez ne pas être au courant de la situation. Je n'ose mettre mon nom au bas de cette lettre. Vous comprendrez. Les faits que je rapporte ici sont facilement vérifiables... vous n'avez qu'à en parler à votre mari! Enfin à celui que vous considérez être votre mari! Edward Aveling, alias Alec Nelson, a marié Eva Frye, 22 ans, au Chelsea Register Office, il y a déjà quelques mois. De plus, prochainement, des accusations seront portées contre lui, au sujet d'irrégularités sérieuses dans la gestion des fonds du parti. Je m'excuse d'être la porteuse de si mauvaises nouvelles, mais je crois qu'une femme forte, telle que vous, préfère connaître la vérité. »

Non! Mais qu'est-ce que c'est que ce fatras?

«... Enfin à celui que vous considérez être votre mari! Edward Aveling, alias Alec Nelson, a marié Eva Frye, 22 ans, au Chelsea Register Office, il y a déjà quelques mois. » Bigame? (*Après un long moment, continuant à regarder la lettre, sans la voir, sans vouloir croire.*) Fraudeur? Non! Non! Je ne veux rien savoir. Mais, qu'est-ce que je fais?

Je doute de la parole de mon mari. Une femme forte! C'est ainsi qu'on me voit? Elle est bien bonne celle-là! Ah! Pourquoi sommes-nous revenus? Nous étions si heureux aux États-Unis. Quel beau voyage nous avons fait! (*Comme pour se réconforter.*) Quand nous nous sommes rencontrés, j'ai accepté la vie commune, il était marié, mais séparé depuis longtemps. (*Puis commençant à marcher de plus en plus vite, dans tous les sens.*) Est-elle morte? Il ne me l'a pas dit! Comment peut-il se remarier, alors? Non! Non! Non! Je ne serais qu'une maîtresse délaissée? Moi? Eleanor Marx-Aveling? Mon nom et le sien réunis par un trait d'union. Quelle farce! Ses infidélités, bon, oui, je les devinais, mais je savais les oublier. On travaillait ensemble. On travaillait si bien ensemble. On avait les mêmes goûts. Un mariage! Pourquoi un mariage? A-t-elle refusé d'entrer dans son lit? Est-elle enceinte? Edward est-il déjà père? Une lettre anonyme! Non! Il ne faut jamais croire les lettres anonymes. (*Criant.*) Jamais! Jamais!

Eleanor ferme les lumières, il n'y a qu'une faible lueur qui vient de la porte de gauche entrebâillée. Elle se lance sur le canapé et se met en foetus. Ibsen entre par la porte du fond.

Ibsen (doucement) : C'est l'image non d'une action, mais d'une condition, d'un état de nerf, de chagrin, de désespoir.

Nora et Helmer entrent à toute vitesse par la porte de gauche.

Helmer (furieux) : Nora!

Nora (pousse un cri strident) : Ah!

Helmer : Qu'est-ce que cela veut dire? Sais-tu ce qui est écrit dans cette lettre?

Nora : Oui, je le sais. Laisse-moi partir! Laisse-moi sortir!

Helmer (la retenant) : Où veux-tu aller?

Nora (essayant de se dégager) : Je ne sais pas, je sais que je dois partir. Laisse-moi sortir. Torvald!

Helmer (recule en titubant) : Est-ce vrai? Les choses qu'il a écrites sont-elles vraies? C'est affreux! Non, non, c'est impossible, cela ne peut être vrai.

Nora se dirige rapidement vers la porte de gauche.

Nora : C'est pourtant vrai. Je t'ai aimé plus que tout au monde.

Helmer la suit rapidement.

Helmer : Allons donc, ne cherche pas de prétextes stupides.

Ils sortent tous les deux en courant.

Eleanor : Que je suis fatiguée! Non! Je n'en peux plus. Demain, Freddy viendra. J'ai besoin qu'il me prenne dans ses bras. Oh! ma tête va éclater! Je n'en peux plus! Il faut en finir avec tout. Qu'il est dur de respirer... de laisser la vie entrer en soi... minute après minute, dans un goutte-à-goutte... interminable.

Eleanor se lève. Sa démarche porte l'empreinte de toute la tristesse du monde. Elle sort par la porte de gauche qu'elle referme derrière elle. Noirceur.

Tableau 4

Eleanor est dans son boudoir, assise à son secrétaire. Elle a revêtu la robe grise du début. Elle est agitée et regarde sans cesse l'horloge. Elle se lève, prend Lili dans ses bras, distraitemment, et la repose brusquement. Elle se rassoit. On la sent très nerveuse. C'est la fin de l'après-midi du lendemain. On sonne à la porte. Elle va répondre et revient avec Freddy.

Eleanor (*agitée*) : Merci, Freddy. Merci d'être venu si vite. J'attends Edward d'un moment à l'autre. Il faut absolument que je te parle avant qu'il n'arrive. Je suis perdue. (*Se tordant les mains.*) Je ne sais plus quoi faire. Tous ces mois sans te voir. J'ai tellement de choses à te dire que je ne pouvais t'écrire.

Freddy (*calme et protecteur, la prenant dans ses bras*) : Que t'arrive-t-il, ma Tussy?

Eleanor : Mais, avant tout... maintenant, je sais!

Freddy : Tu sais quoi, ma chérie?

Eleanor : Je t'ai toujours considéré comme le grand frère que je n'ai jamais eu.

Freddy : Et moi, comme ma petite sœur.

Eleanor : Freddy! Freddy... je suis ta sœur... comprends-tu? ... je suis ta petite sœur! Mon cher Général m'a confié que tu n'étais pas son fils.

Freddy : Oui, ma chérie, c'est vrai.

Eleanor : Tu es le fils de papa.

Freddy : Oh! ma petite sœur, j'espère que cette révélation ne te fera pas me détester. Je sais toute l'admiration que tu portes à notre père. Il n'y faut rien changer à cause de moi.

Eleanor : Nous sommes tous les revenants des péchés de nos pères.

Freddy : Que dis-tu?

Eleanor : Ne t'en fais pas! Une phrase d'Ibsen qui m'obsède.

Freddy : Je suis heureux que tu le saches enfin. C'était lourd à porter seul. Nous serons deux dorénavant.

Eleanor : J'ai éprouvé beaucoup de tristesse... en pensant aux injustices que tu as dû subir à cause des circonstances de ta naissance.

Freddy : Je ne suis pas amer, Tussy. J'ai eu la chance d'être mis en nourrice dans une honnête famille et maman me visitait régulièrement. Je n'ai jamais eu de père. Mais j'ai eu le bonheur d'être père et je serai grand-père.

Eleanor (pensive) : J'ai eu le bonheur d'avoir un père, mais non celui d'être mère et je ne serai jamais grand-mère.

Freddy : On ne sait jamais ce que nous réserve la vie.

Ils se rapprochent l'un de l'autre. Eleanor met ses mains sur ses épaules et il la prend par la taille.

Eleanor : Tu as toujours été si tendre envers moi. J'ai confiance en toi.

Freddy : Ma chère petite sœur, je t'ai toujours aimée. J'admire ta bonté, ta force, ton intelligence.

Eleanor : J'ai besoin de toi, Freddy. Lis cette lettre et dis-moi ce que tu en penses.

Elle lui tend la lettre anonyme. Freddy commence à lire. Silence. On entend les clefs dans la porte d'entrée.

Eleanor : Oh! Voilà Edward.

Freddy remet précipitamment la lettre à Eleanor qui la cache dans la poche de sa robe.

Freddy (consterné) : Mais, c'est affreux!

Eleanor : Chut! Chut!

Edward entre par la porte de gauche.

Edward (plein d'entrain et de bonne humeur) : Ah! Bonsoir, Freddy. Quel plaisir de te revoir!

Freddy (se remettant difficilement) : Bonsoir, Edward. Tu sembles en pleine forme.

Edward : Eleanor t'a-t-elle dit que notre voyage avait été un franc succès? Et toi, que deviens-tu? La santé? Le travail?

Freddy : Je ne peux me plaindre.

Edward : Eleanor ne t'a rien offert? Quelle hôtesse!

Freddy : Je viens d'arriver et je dois repartir. Je suis venu entre deux rendez-vous embrasser Eleanor.

Edward : Oh! C'est dommage! Nous avons rapporté des États-Unis un rhum fabuleux.

Freddy : Ce sera pour la prochaine fois. À demain, Tussy, comme entendu au British Museum?

Eleanor : Oui, Freddy, merci d'être venu. À demain.

Elle le raccompagne à la porte. Edward reste seul quelques instants dans le boudoir. Il siffle une mélodie et se frotte les mains de contentement. Eleanor revient.

Edward : Je ne sais pas ce que tu trouves dans cet homme. Il est d'une mollesse à me donner la nausée.

Eleanor : Tous n'ont pas la chance d'avoir ta force de caractère!... Je dois te parler, Edward.

Edward : J'arrive de ma journée de travail, tout joyeux, et voilà que tu prends des mines d'enterrement. (*Il marmonne entre ses dents.*) La grâce et l'insouciance... c'est ce qui me manque le plus, dans ce foyer!

Eleanor : Je dois te parler, Edward.

Edward : (*En riant.*) Pourquoi ne retournes-tu pas aux États-Unis? Tu y étais presque attirante! (*Affairé et jouant l'insouciance.*) As-tu préparé le repas? Je meurs de faim.

Eleanor : Je suis sérieuse, Edward, je dois vraiment te parler.

Edward : Tout de suite?

Eleanor : Tout de suite.

Edward : Parle, alors, si tu ne peux te retenir!

Sans un mot, Eleanor lui tend la lettre anonyme. Il la lit lentement. Il ne change pas d'expression.

Edward (*très cynique et froid*) : Bon, et puis? Que veux-tu que je te dise? Tu crois ces affirmations ou non. Tu as deux choix, n'est-ce pas?

Eleanor (*triste*) : Parfois, je prends tes yeux pour me regarder et je n'y vois qu'une femme sèche, rêche, sans joie. Je me sens devenir alors un fardeau pour moi-même.

Edward : Pas de mélodrame! Que veux-tu faire?

Eleanor (*fâchée*) : Tu ne nies rien?

Edward (*ironique, haussant les épaules*) : À quoi bon! Ton idée est faite.

Eleanor (*triste, résignée*) : Comment avons-nous pu en arriver là?

Quelques instants de silence où il essaie honnêtement, pour la première fois, de répondre à la question.

Edward : Tu sais Eleanor, j'en suis venu à la conclusion que seule la maladie peut encore nous rapprocher.

Eleanor : Et les États-Unis?

Edward : Tu veux émigrer?

Eleanor : Pourquoi n'allons-nous pas faire un petit voyage en France?

Edward : Ça ne changerait rien.

Eleanor : Donne-nous une chance!

Edward : Au retour, ce serait la même chose... à moins que je ne tombe malade. Chaque fois que je suis mal-en-point, tu me soignes avec un tel dévouement que mon faible cœur retombe en amour. (*En riant, retrouvant sa faconde et son cynisme.*) Mais je ne peux rester malade longtemps... tu me soignes si bien!

Eleanor (*à nouveau très fâchée*) : Je refuse de me rendre complice d'un fraudeur!

Edward (*en saluant*) : Ah! Voilà le gros mot lâché!

Eleanor : Et d'un bigame!

Edward (*en saluant*) : Et voilà l'autre!

Eleanor (*cri du cœur*) : Edward, je t'aime.

Edward (*impatient*) : Que décides-tu? J'attends!

Eleanor : Ce n'est pas juste.

Edward : La vie n'est pas juste.

Eleanor : Ces accusations d'irrégularités de gestion sont-elles vraies?

Edward : J'ai emprunté certaines sommes au fond des travailleurs et je n'ai pu les remettre à temps. (*Cynique.*) Pas plus grave! J'ai emprunté toute ma vie. Pourquoi cet étonnement soudain? (*Haussant la voix.*) Tu viens d'hériter d'Engels. Tu n'as qu'à les rembourser. Une fois de plus ou de moins, quelle différence? Tu as toujours pris ma défense jusqu'à présent.

Eleanor (*crescendo dans la fureur*) : Oui, mais la situation est différente. Je n'aurais jamais cru que cette petite actrice qui joue dans tes pièces deviendrait ta femme. Ta flamme, ou même ta maîtresse, je le savais et je l'acceptais. Mais ceci. Non! (*Criant.*) Non! Non! Edward, tu m'as trahie! (*Haletante.*) Et tu veux me ruiner?

Edward hausse les épaules et ne répond pas. Il siffle une mélodie à la mode. Quelques moments de silence. Eleanor est assise dans un fauteuil, la tête entre ses mains. Marx entre par la porte du fond.

Marx : (*Dédaigneux.*) Mes beaux-fils sont des désastres. Jenny et Laura ont marié des Français profiteurs et cet Anglais est encore pire. Eleanor, écoute-moi, tu as la vie devant toi. (*Avec un crescendo d'énergie dans la voix.*) Reprends-toi, tu es une batailleuse. Mes idées, grâce à toi, gagnent du terrain. Tu es respectée et admirée. Ne te laisse pas abattre par un homme qui n'arrive même pas à ta cheville. Reprends-toi. Va! Continue la lutte. Je t'accompagnerai. Luttons, Tussy, mes théories conquerront la terre.

Marx se dirige vers la porte de gauche. Ibsen entre par la porte de gauche et se dirige vers la porte du fond. Marx et Ibsen se croisent au milieu de la scène. Marx sort par la porte de gauche.

Ibsen (*doucement*) : C'est l'image non d'une action, mais d'une condition, d'un état de nerf, de chagrin, de désespoir.

Nora et Helmer entrent par la porte de gauche.

Nora : Quand j'aurai quitté ce monde, tu seras libre.

Helmer : Oh! ne parle pas pour ne rien dire. Ton père prenait facilement ce ton pathétique, lui aussi. À quoi cela me servirait-il que tu aies quitté ce monde, comme tu t'évertues à ma le dire?

Ibsen repart par la porte du fond et le couple par la porte de gauche.

Eleanor : Quand j'aurai quitté ce monde, tu seras libre.

Edward : Oh! ne parle pas pour ne rien dire. Tu voulais en moi retrouver un père dominateur. J'ai joué le jeu. Tu en as eu pour ton argent. Et j'y ai trouvé mon compte! Oui, la fille de Marx! Je me suis servi de toi, de tes relations, de tes liens avec Engels. Je me suis servi de ton attraction physique pour moi...

Eleanor : Oh! Edward. Arrête, tu salis tout. (*Criant et se bouchant les oreilles.*) Tais-toi. Tais-toi. Tais-toi!

Edward : Calme-toi. Ton problème est d'avoir inventé un Edward idéalisé.

Eleanor : Tais-toi, je te dis!

Edward (*raisonnable*) : Nous avons, il faut le reconnaître, assez bien travaillé ensemble et remporté plusieurs succès. Tu es rationnelle, intelligente. Notre collaboration fut vraiment productrice.

Eleanor (*se reprenant*) : Oui, c'est vrai. Nous n'avons pas mis d'enfant au monde, mais nous avons nourri et fait croître des idées qui influenceront les générations à venir.

Edward (*se moquant d'elle*) : Les femmes sans enfant développent toujours une rhétorique maternelle pour décrire leur rôle dans la production des œuvres de l'esprit.

Eleanor : Et c'est toi que me le reproches?

Edward : Ça ne dépend certainement pas de moi!

Eleanor : Ah! Oui! Et comment le sais-tu?

Edward : Je le sais!

Eleanor (*froide et vengeresse*) : Le crime le plus abject, Edward, est celui d'abuser de la confiance d'un ami. J'avais confiance en toi. Je sais ce qu'il me reste à faire.

Edward : Ah! Bon!

Eleanor : Je ne peux pas me rendre complice d'un fraudeur. Je vais me distancier publiquement de tes agissements. Ceux qui me connaissent sauront que je t'accuse.

Edward : Très bien, c'est la guerre?

Eleanor : Tu m'y accules.

Edward : Dans ce cas, je déclarerai publiquement, lors de ma prochaine conférence, que Marx a eu un enfant illégitime et que cet enfant est Freddy, le fils de sa ménagère.

Eleanor le regarde, atterrée, les yeux exorbités, la bouche ouverte, se prenant la tête à deux mains.

Edward : Mais Eleanor! Crois-tu vraiment que je ne le savais pas? Tu es vraiment naïve, ma pauvre! De plus, j'ajouterais que dorénavant ma femme légitime est Eva Frye

Eleanor reste immobile quelques instants, comme si elle avait du mal à enregistrer ce qui se passe, puis s'affale horrifiée, sur le canapé, en pleurant. Edward se promène de long en large dans le boudoir comme un lion en cage.

Eleanor (*désespérée et sanglotant*) : C'est la fin. ... C'est la fin. La déchéance. ... Edward ... suicidons-nous... Rebecca et Rosmer... dans le ruisseau près du moulin, un pacte de la mort.

Edward : Tu es folle. Ibsen te monte à la tête comme un champagne frelaté.

Eleanor : Oui, je suis folle. Folle de douleur... je ne sais plus quoi faire!

Edward (*comme parlant à une enfant un peu retardée, il oscille entre le cynisme et l'explication rationnelle*) : Tout est pourtant si simple! Mais, tu as toujours recours à des procédés extrêmes et mélodramatiques. Regarde, la situation n'a pas changé. Je continue à garder secret mon mariage avec Eva. Tu rembourses mes dettes et tu fais un testament en ma faveur. Nous vivons au sein de notre vie commune, tout calmement, comme avant, ni plus, ni moins. Nous continuons notre collaboration. Tu continues à te proclamer Marx-Aveling, avec un trait d'union, si ça te chante. Nous lisons bientôt, entre amis, lors d'une agréable soirée, comme tu sais si bien les organiser, ta traduction de « La maison de poupée ». Tout continue sans tambour ni trompette et... je me tais. Vous gardez votre sale petit secret sur la moralité de ton père adoré! Motus et bouche cousue! Les jeux sont faits. Tout le monde est content.

Eleanor ne répond pas. Elle est toujours prostrée sur le canapé.

Eleanor (*pour elle-même*) : L'espoir d'un miracle.

Ibsen entre par la porte du fond.

Ibsen : ... l'espoir d'un miracle, dans un monde, où seules les apparences ont le privilège d'être sauvées.

Helmer et Nora entrent par la porte de gauche.

Helmer : Nora... ne serai-je plus jamais qu'un étranger pour toi?

Nora : Ah! Torvald, il faudrait pour cela que le prodige des prodiges s'accomplît...

Helmer : Dis-moi en quoi consiste ce prodige des prodiges.

Nora : Pour cela, il faudrait que toi et moi nous puissions nous transformer à un tel point que... Torvald, je ne crois plus aux prodiges.

Helmer : Mais moi je veux y croire. Continue! Nous transformer à un tel point que...

Nora : Que notre vie en commun puisse devenir un mariage. Adieu.

On entend la porte d'entrée se refermer bruyamment.

Helmer (*s'effondre sur une chaise et se couvre le visage de ses mains*) : Nora! Nora! Tout est vide... elle n'est plus là. (*Un espoir naît en lui.*) Le prodige des prodiges?

Il se lève et sort rapidement par la porte de gauche. Eleanor se redresse et s'assoit sur le canapé. Elle regarde Edward.

Eleanor (*se parlant à elle-même*) : Un prodige qui n'aura jamais lieu.

Edward : Crois-tu encore au prodige des prodiges?

Eleanor : Non! Tu n'as plus d'idéaux.

Edward (*doucement, sans agressivité, presque triste, comme à regret*) : L'homme libre est celui qui n'a plus d'idéaux.

Eleanor (*épuisée, sans ressort pour se battre*) : Et la femme libre?

Edward : Il n'y a pas de femme libre!

Eleanor (*épuisée*) : Laisse-moi, Edward.

Edward : Tu refuses mon offre?

Eleanor (*résignée, s'observant*) : Je me sens coupable, avilie, déshéritée de tout ce qui m'a fait vivre jusqu'à maintenant. Je désire en finir.

Edward : (*Cynique et ironique, la regardant attentivement.*) Bon, dans ce cas, l'acide prussique est un assez bon moyen. Quelques secondes de souffrance et la délivrance éternelle. (*Il se dirige vers la porte de gauche, mais juste avant de la franchir, il lui adresse la parole, la suppliant de réfléchir.*) Eleanor, une dernière fois, je t'en prie, n'oublie pas, réfléchis, mon offre tient toujours. Penses-y, mon amie, avant de commettre l'irréparable. (*En souriant presque avec tendresse.*) Qui me soignera si tu pars?

Edward quitte le boudoir et l'on entend la porte d'entrée se refermer avec fracas. Eleanor reste seule. La nuit est tombée. Le boudoir est dans la pénombre. Elle prend sa poupee Lili et se couche en boule sur le canapé. Elle pleure à gros sanglots... et puis plus doucement. Noirceur totale.

Tableau 5

Eleanor s'est endormie sur le canapé. Puis, c'est le matin, le soleil entre par la porte du fond. On entend les oiseaux. On voit les géraniums en fleurs. Elle se réveille, se frotte les yeux. Elle est fripée, décoiffée. Tout lui revient à la mémoire, soudainement, comme un coup de poing. Elle s'assoit en portant les mains à son cœur. Elle recommence à pleurer. Elle va et vient dans le boudoir. Sur la table où se trouvait, au premier tableau, le bouquet de fleurs fanées, il y a un sachet de poudre blanche. Elle le voit, le touche, fait couler la poudre entre ses doigts. Elle hésite, soupire et soudain, on sent que sa décision est prise. À partir de ce moment, elle se dédouble, et parle souvent d'elle-même à la troisième personne. Quand elle décrit ses propres impressions, elle prend une voix froide et factuelle, alors que sa voix normale est chaude, triste, tour à tour désespérée ou défaillante.

Eleanor (*se tenant la tête à deux mains*) : Oh! Que j'ai mal à la tête!

Eleanor (*narratrice*) : Elle a mal à la tête.

Eleanor : Il me faut un café, tout de suite.

Eleanor (*narratrice*) : Oui, il lui faut un café, tout de suite, mais elle ne le fera pas.

Eleanor : Ce mal de tête est insupportable. Je vais me faire un café.

Elle s'assoit et ne se fait pas de café. Elle met sa main en visière, car la lumière du jour la dérange. Elle souffre et passe sa main sur son front à plusieurs reprises.

Eleanor : Quelle blague que cette vie! Mais quelle blague! C'est à mourir de rire.

Elle a un sanglot étouffé et pleure doucement.

Eleanor (*narratrice*) : Croyant revendiquer sa liberté, elle n'a traduit que la pensée des autres.

Eleanor : Pourquoi rester? Personne n'a besoin de moi.

Eleanor (*narratrice, expliquant patiemment comme pour la convaincre*) : Il lui manque la patience. La douleur va s'estomper. C'est ainsi, c'est normal. Il n'y a aucune absurdité à vivre tout naturellement. Elle sait qu'elle est aimée et appréciée. Mais ça ne suffit plus.

Eleanor : Je n'ai plus le goût de vivre.

Eleanor (*narratrice*) : Elle n'a plus le goût de vivre.

Eleanor : Tout le monde considère que je devrais être heureuse.

Eleanor (*narratrice*) : Elle devrait être heureuse et fermer les yeux.

Eleanor (*s'adressant à la narratrice en elle*) : Ma pauvre Eleanor, tu parles et je n'entends que des guillemets qui s'ouvrent et se referment. Tu penses que je peux encore réfléchir?

Eleanor (*narratrice*) : Elle ne sait plus... elle ne sait plus parler.

Eleanor : Je suis l'alouette de personne et mes œufs se sont desséchés.

Eleanor (*narratrice*) : Ses poupées sont ses enfants chéris, des petits œufs desséchés.

Eleanor : Pourquoi mettre au monde des enfants qui souffriront? Aussi bien alléger la souffrance de ceux qui ont déjà vu le jour perfide de leur naissance.

Eleanor (*narratrice*) : La passion qu'elle ressent pour le monde des idées la laisse sourde aux cris de son sexe.

Eleanor : Je ne suis qu'un réservoir de mots que je sème au fil des idées de Marx, ou d'Engels ou d'Ibsen.

Eleanor (*narratrice*) : Au sommet de sa gloire, elle se sent trahie. Au fond de son réservoir de mots, elle n'avait pas eu le temps de traduire ses désirs.

Eleanor (*se touchant le sexe*) : Une démangeaison entre mes deux jambes, une envie chaude d'uriner, chaque fois que je le vois.

Eleanor (*narratrice*) : C'est doux cette envie humide, cet élancement d'amour.

Eleanor : La seule chose qui me reste de lui? Une envie d'uriner?

Eleanor (*narratrice ironique*) : Pourquoi ne pas boire du thé, l'effet serait le même?

Eleanor : J'ai perdu ma boule d'émotion. ... J'ai perdu ma boule.

Eleanor (*narratrice*) : Oui, sa boule d'émotion, au creux de sa poitrine, qui monte et qui descend comme un escalier fou?

Eleanor : Je ne ressens plus rien... je suis vide. Une autre vide. Vide, vide.

Nora entre par la porte de gauche. Elle s'assoit sur le canapé. C'est la première fois qu'Eleanor réagit à sa présence.

Nora : Entends-tu les oiseaux?

Eleanor : Je n'entends plus les oiseaux.

Nora : Et l'alouette, Eleanor? N'entends-tu pas l'alouette?

Eleanor : Je suis l'alouette de personne.

Nora : As-tu déjà voulu être l'alouette de quelqu'un?

Eleanor : Je ne sais plus.

Eleanor (narratrice) : Elle aurait voulu être mère.

Eleanor : Être mère, c'est mettre en mouvement une petite horloge qui règle nos jours et nos nuits.

Nora : Une impitoyable reconstruction de la cohérence.

Eleanor : Vivre comme Pénélope au temps du quotidien.

Nora : Comme si la vie pouvait se défaire et se refaire.

Nora se lève et se place près de la porte du fond.

Eleanor : Est-il sûr qu'il faille préférer, au simple bonheur humain, la satisfaction forcenée de la volonté?

Eleanor (narratrice) : Mais qu'est-ce qui a passé si vite?

Eleanor : Ma vie?

Eleanor (narratrice) : Sa vie? Un train qui vient et qui s'éloigne? Le son de son bonheur ou de son illusion?

Eleanor : Ibsen, c'est l'école de la volonté qui exalte l'énergie jusqu'à la folie.

Eleanor (narratrice) : Elle croit souffrir. Elle souffre de l'illusion de la souffrance.

Eleanor : L'énergie jusqu'à la folie. ... Oh! Si je pouvais me faire un café, tout irait mieux.

Eleanor (narratrice) : Tout n'est pas perdu, elle veut du café.

Eleanor : Mais que font mes revenants?

Eleanor (narratrice) : Ils se taisent. Ils ont peur.

Eleanor : Tous ces mots et pas un seul café.

Eleanor (narratrice) : Ils ont peur d'Eleanor. Eleanor est méchante.

Eleanor : Je serai punie.

Eleanor (narratrice) : Elle devra boire l'acide prussique qui tue.

Eleanor : Le Soleil ne me réchauffe plus. Je ne sens rien... rien... rien!

Eleanor (narratrice) : Elle ne sent rien. Elle s'est mise hors circuit... hors scène, hors temps, elle n'a plus qu'une liberté à jouer : celle de mourir. Alors... elle avalera la peur de sa mort et comme un brave petit soldat de plomb ira, seule, affronter ses trois minutes de souffrance.

Eleanor : Et enfin, enfin je ne serai plus gelée, mon corps reprendra vie lorsqu'il sentira la mort couler en lui.

Eleanor enlève sa robe grise et enfile lentement une belle robe blanche de mariée qui était dans un des tiroirs de l'encoignure. Elle se recoiffe. Elle prend la carafe d'eau et se verse un verre. Elle y dilue la poudre blanche et apporte le verre sur la table d'appoint près du canapé. Elle dépose les poupées offertes par Engels sur le canapé. Par la porte donnant sur la terrasse, on voit les pots de géraniums. Les arbres. Il fait une journée magnifique. On entend les oiseaux. Marx, Helene Demuth, Engels, Ibsen et Helmer entrent silencieusement par la porte du fond et déambulent dans la pièce. Nora se joint à eux.

Eleanor (les regardant) : Ils sont tous là maintenant. Ces idéaux qui m'ont enserrée telle une pellicule moulante peaufinée par l'échec de ma vie d'adulte.

Elle regarde sa robe et tourne sur elle-même. Nora s'avance et l'admirer en souriant.

Eleanor (narratrice) : C'est la robe dont elle rêvait. Le jour de son mariage, elle serait vêtue tout de blanc, de fleurs et de joie.

Eleanor : Je ne l'ai jamais portée. Oh! Qu'elle est belle et douce!

Eleanor (narratrice) : Elle éprouve le plaisir de la toucher. Tout n'est pas joué... peut-être?

Nora : Pourquoi t'habilles-tu de blanc?

Eleanor : Le blanc réfléchit la lumière. Je ne suis qu'une glace réfléchissante. Plus rien ne me pénètre.

Elles s'assoient sur le canapé.

Nora : La souffrance?

Eleanor : Non! Même pas la souffrance. Je suis gelée.

Nora : Je ne comprends pas.

Eleanor : Non. Ibsen ne t'a pas créée pour le suicide.

Nora (*soudain triste et désespérée*) : Je ne veux plus de Noël sans enfants.

Eleanor : C'est le début. Tout commence ainsi. Tu sentiras bientôt une boule d'émotion monter et descendre, mais toi, tu pourras vivre dans ton escalier fou.

Eleanor va prendre le verre sur la table. Elle s'assoit sur le canapé à côté de Nora et porte le poison à ses lèvres. Elle hésite. Nora se lève.

Eleanor : Reste avec moi Nora. J'ai une petite peur qui se faufile.

Nora (*suppliant*) : Ne fais pas cela, Eleanor. Ça n'en vaut pas la peine.

Eleanor (*narratrice, quittant sa voix froide comme si elle ne faisait plus qu'une avec Eleanor*) : Ne fais pas cela, Eleanor.

Eleanor avale le poison. Nora sort par la porte de gauche.

Eleanor (*dans un dernier soupir*) : Nous sommes tous les revenants de nos peurs enfantines. L'échec de ma vie a terni mes souvenirs. Je leur dois de partir avant qu'ils ne s'effacent. Je n'ai plus de rôles que ceux que je traduis. Rien... rien. Ibsen (*le regardant*), tes héroïnes se suicident bien, non? Alors, aide-moi à franchir ce silence terminal... il hurle à tue-tête, il m'envahit. J'ai peur! Il est si lourd. Il m'écrase. J'étouffe. Une odeur de terre moisie... le cadavre de mon mariage. Papa! Oh! Mon papa! J'ai mutilé ton petit soldat de plomb. (*Elle a des soubresauts et haletante dit ces dernières paroles.*) Papa, ton petit soldat de plomb a du plomb dans l'aile... il a du plomb... dans l'âme. Il ne pourra plus... être... ton... chevalier servant.

Quelques convulsions. Silence. Rideaux.

FIN

Notes

¶ Les événements qui sillonnent cette pièce ont été relevés dans les deux volumes du livre très bien documenté d'Yvonne Kapp. L'auteure de cette pièce de théâtre en donne une des interprétations possibles laissées, plus ou moins, en suspens par Yvonne Kapp. De plus, elle télescope les événements (voyage en Amérique, mort d'Engels, mariage de Edward à la jeune actrice et suicide d'Eleanor) afin de créer l'illusion d'une unité de temps! Un seul décor pour toute la pièce tient lieu d'unité de lieu. L'unité d'action est laissée en exercice!

¶ Lenchen (aussi appelée Nym) (Helene Demuth) (1820-1890) personnage muet dans cette pièce, mais non dans la vie. Elle quitta sa famille à l'âge de huit ou neuf ans pour travailler comme servante. Trois ans plus tard elle entra au service de la famille Von Wetsphalen. Elle vécut avec la famille Marx et ensuite avec Engels de 1845 à 1890. Eleanor lui rendit hommage dans un de ses articles : «*Nous seuls pouvons mesurer ce qu'elle a été pour Marx et sa famille et nous ne pourrons jamais le traduire en mots. De 1837 (?) à 1890, elle a été, pour nous tous, notre vraie et grande amie, notre aide la plus précieuse tout au long des années de tempête, de stress, d'exil, de pauvreté, de calomnie, de batailles épuisantes, de luttes et d'efforts incessants. ... Ceux qui nous ont visités, durant ce long laps de temps, se souviennent du nom de cette noble dame dont le nom était Helene Demuth.*» Elle eut de Marx un fils.

¶ La nouvelle à laquelle Eleanor fait allusion, dans le tableau 2, est celle de W.W Jacobs, Monkey's Paw, écrite en 1902 (donc 4 ans après la mort d'Eleanor).

¶ Eleanor a vraiment, avec l'aide d'Israël Zangwill, écrit une pièce de théâtre : « A Doll's House Repaired ». Les auteurs proposent une autre conclusion à la pièce d'Ibsen.

¶ Dans le tableau 3, on fait allusion au procès des anarchistes condamnés à mort. Il s'agit des martyrs de Chicago qui ont été pendus en 1887. p 151-153, vol 2 Eleanor Marx (voir ci-dessous).

Documentation

Ibsen, Henrik, *Hedda Gabler*, Traduction par Régis Boyer, GF Flammarion, 1995.

Ibsen, Henrik, *Four Major Plays*, Volume 2, Translations by Rolf Fjelde, A signet Classic, 1970.

Ibsen, Henrik, *Une maison de poupée*, Introduction et traduction nouvelle de Marc Auchet, Le livre de poche (classique), Librairie Générale française, 1990.

Ibsen, Henrik, *An Enemy of The People, The Wild Duck, Rosmersholm*, Translated with an Introduction by James McFarlane, Oxford World's Classics, Oxford University Press, 1994.

Kapp, Yvonne, *Eleanor Marx, Volume One*, Pantheon Books, New York, 1972.

Kapp, Yvonne, *Eleanor Marx, Volume Two*, Pantheon Books, New York, 1976.

McFarlane, James, Editor, *The Cambridge Companion to Ibsen*, Cambridge University Press, 1994.